



MARTA ROJALS

L'Autre

roman traduit du catalan
par Edmond Raillard

Jacqueline
Chambon

PRÉSENTATION

En décrivant, à l'époque des Indignados, la vie quotidienne d'un couple de Barcelonais trentenaires, Marta Rojals fait le portrait saisissant d'une génération d'adultes frappée de plein fouet par la crise économique et qui, habituée à vivre sans contrainte, hésite entre résignation et indignation.

Lorsque Manel, son compagnon, est licencié par son journal, Anna prend les choses en mains et, comme Cati, sa patronne, sue sang et eau pour honorer les contrats décrochés. Mais si Anna se bat pour mettre son couple à l'abri, elle ne renonce pas pour autant à vivre. Et quand elle tombe amoureuse du tout jeune Teo, elle se jette dans cette passion avec une fougue qui étonne chez cette femme réservée jusqu'à la froideur. La complexité du personnage – sa rigidité, ses angoisses et ses phobies – reste entière jusqu'au surprenant renversement final.

Thriller psychologique, *L'Autre* est un roman criant de modernité, à la langue rafraîchissante et acérée, qui brasse les thèmes de la crise économique, de la maternité, de la sexualité, de l'isolement et des réseaux sociaux, de l'aveuglement du désir, sans jamais perdre de vue son centre névralgique : la figure d'Anna, omniprésente, addictive.

MARTA ROJALS

Marta Rojals est née à La Palma d'Ebre en 1975. Diplômée en architecture, elle est aujourd'hui traductrice et éditrice, et collabore régulièrement avec le site d'actualités en ligne VilaWeb, les magazines L'Avenç et Descobrir, et le journal Ara.

Ses deux romans Primavera, estiu, etcètera et L'Altra (L'Autre) sont devenus de vrais phénomènes littéraires en Catalogne.

Photographie de couverture : © Frank Guiller

Titre original :

L'Altra

© Marta Rojals, 2014

Publié avec l'autorisation de RBA Libros S.A., Espagne

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06366-5

MARTA ROJALS

L'Autre

roman traduit du catalan par Edmond Raillard

Jacqueline Chambon

Dans une ville, chaque nuit, des milliers d'écrans s'allument dans les carrés des fenêtres, des balcons et des cours intérieures. Des rectangles bleus dans des rectangles jaunes, des rectangles blancs dans des rectangles noirs. Environ trois cent mille secrets circulent à des millions de bits par seconde, par câble, fibre optique, wifi, recevant instantanément la réplique d'autant de contre-secrets. Une épaule qui se dénude sous l'œil d'une webcam. Une ligne de *chat* incandescente, qui affole le pouls, les battements du cœur. Un message furtif sous les draps tandis que quelqu'un d'autre tire la chasse dans les toilettes. Ce sont des données confidentielles aussi minuscules que les personnes, mais avec un potentiel de destruction tel que les ambulances ne pourraient pas en secourir les victimes. Pour l'émetteur et le récepteur du secret, éviter la destruction est aussi crucial qu'éviter l'explosion en plein vol d'un Airbus A380 rempli de passagers. Chaque secret émis doit être neutralisé par un contre-secret et quand ce n'est pas le cas c'est l'explosion, les victimes, la douleur. Il doit y avoir un mystère pour maintenir cet équilibre, parce que tant d'énergie en tension, libérée d'un seul coup, pourrait provoquer la fin du monde en deux jours.

Le lendemain de chaque nuit, sur tous les points de la Terre touchés par le soleil, d'autres écrans s'allument. Les gens se lèvent, emmènent leurs enfants à l'école, vont à l'université ou au travail. Les voitures et les trains entrent et sortent des villes. Les avions volent d'un point à un autre de la planète, traçant des paraboles sur les cartes. Tout ce volume d'énergie est compensé par une énergie

opposée, qui maintient l'équilibre du monde. Quelle partie de cette énergie se meut vers l'extérieur de la tête, et quelle partie vers l'intérieur ? La théorie dit que l'univers contient une matière que l'on pourrait qualifier de « vérifiable » et, au milieu, une matière noire qui est le vide, le néant. La nature de cette matière noire serait la raison pour laquelle l'univers que nous connaissons est dans un processus d'expansion paisible et ne s'autodétruit pas. Depuis le moment où les gens se lèvent jusqu'à celui où ils vont se coucher, leurs allées et venues sont elles aussi le produit d'une énergie manifeste mais également d'une énergie noire, qu'on ne voit pas. Quand l'une contrebalance l'autre, on parvient à l'équilibre.

– Cinquante de 95 à la 3.

Anna tape son code sur le clavier que lui tend l'employé. Nel lui a dit de mettre cinquante euros parce que c'est lundi et que le lundi les stations-services baissent les prix pour maquiller les statistiques, à l'intention de l'Europe. Anna ne pense pas aussi loin : elle aurait été capable d'y aller en train, mais il n'aurait pas trouvé ça convenable.

– On s'arrête à la cafétéria pour manger un morceau ?

– Tu ne peux pas attendre qu'on arrive à la maison ?

La voix grave d'Anna paraît encore plus grave après les silences. Nel pince sa barbe couleur de safran.

– Ça fait combien d'heures que tu n'as rien mangé ?

Elle n'a pas enregistré cette donnée. La seule chose qu'elle se rappelle nettement c'est que la dernière fois, dans cette même cafétéria, on leur a demandé treize euros cinquante pour deux petites bouteilles d'eau et deux sandwichs spongieux. Elle se rappelle aussi que, ce jour-là, cette dépense avait été indolore. Elle n'était qu'une goutte d'eau perdue au milieu de tant d'autres dépenses insignifiantes : cafés, glaces, rafraîchissements, parkings, péages, zones bleues. Des centimes et des centimes qu'elle ne pensait même pas à déduire de ses impôts, avec la TVA des cartouches d'encre de couleur, du papier offset et du matériel informatique. Mais maintenant, aujourd'hui, elle range le ticket du carburant dans son porte-monnaie. Elle ne remonte pas en voiture.

– C'est moi qui conduis, maintenant.

Nel accroche ses lunettes de soleil sur le haut de son crâne et appuie son bras sur le volant. Ses poils orangés s'enflamment sous un rayon de soleil crépusculaire. Le regard d'Anna, sombre, traverse les verres de ses lunettes de soleil, puis les iris bleus du conducteur.

– Je ne suis pas fatiguée, merde. Pourquoi tu veux absolument que je sois fatiguée ?

– Tu n'as pratiquement pas dormi.

– Allez, descends.

Elle jette son sac sur la banquette arrière, rassemble rapidement ses boucles rebelles en queue de cheval et prend la place du conducteur. Elle ne veut plus voir de gens qui hantent les plages avant l'heure, de guinguettes fermées pour l'hiver, de faisceaux de piquets blancs, de campings aux bungalows délabrés et aux caravanes oxydées. Elle veut tourner sur le minimum de ronds-points sur la N-II, prendre la voie rapide, se mettre sur la file de gauche et additionner tous les numéros des voitures qu'elle double jusqu'à la sortie de la Ronda de Dalt. Dans son sac, on entend un bip-bip presque imperceptible. Nel regarde en arrière.

– Je te le prends ?

– Non !... Non.

Maintenant, c'est une samba synthétique qui résonne. Nel lit sur l'écran :

– C'est Cati.

– Ne réponds pas.

– C'est peut-être important.

Après tant d'heures, Nel a besoin de communication. Le matin, il a fait le secrétaire pour les beaux-parents, Laura, Joan, Mei, Raquel. Un enterrement un lundi, c'est un bon terrain pour toutes sortes d'excuses.

– Allô, Cati... Non, elle conduit, on est en train de rentrer. Oui, elle le sait, oui... Bieeen, un peu fatiguée mais bien. Non, pas beaucoup de monde, mais les di... Non, pas beaucoup... Où es-tu, ça coupe... Très bien... Ne t'en fais pas. Oui, bien sûr, je vais lui dire... Ça coupe... C'est ça... Tcha... tcha-tchao... Ça a coupé...

– Elle t'a dit quelque chose à propos d'une réunion ?

– *Évidemment*, elle ne m’a rien dit sur aucune réunion. Elle dit que tu dois te reposer le temps qu’il faudra.

S’il n’était pas si tard, Anna se mettrait à travailler à peine arrivée à la maison, mais il ne la laissera pas faire. Il va lui préparer le dîner et il allumera le radiateur de la salle de bains une heure avant d’aller se coucher. Elle protestera, parce qu’il ne fait plus si froid que ça, et elle lui dira qu’en été il met l’air conditionné trop fort. Il lui promettra une fois de plus que cet été il le mettra moins fort.

Le premier mois est passé à toute allure. Le lendemain des Rois, avant que Nel revienne de la réunion avec le comité d’entreprise, Anna braquait ses lunettes sur Google. Les licenciements étaient en première page, même sur le journal concerné : le plan social mettait à la rue trente pour cent des salariés. L’angoisse des conjectures était finie : avec l’externalisation du département commercial, Nel ne travaillerait plus jamais là. Sa courbe avait crevé le plafond. Anna enroula ses cheveux sur le côté de sa nuque, qu’elle sentit légère.

Que c’était étrange, le repos apporté par le fait palpable : enfin, elle savait où ils en étaient, ce qui s’était passé, comment tout avait fini. En réalité, ils avaient répété pendant des mois, depuis que la rumeur d’un Plan de sauvegarde de l’emploi était passée comme une balle au ras de leurs oreilles. Pendant tout ce temps, ils avaient diné avec la peur de Nel, ils l’avaient emportée au lit, ils l’avaient traitée avec les honneurs : deux assiettes qu’on enlève, deux portes qui claquent, deux téléphones qu’on allume aux deux extrémités de l’appartement. Le sien, à elle, dans la petite chambre de l’entrée et le sien, à lui, sur le canapé, dans le bureau, à la cuisine, dans la chambre commune, où son propriétaire s’abandonnait à la consommation compulsive de séries télévisées en version originale. Anna cherchait la paix derrière une cloison, une porte fermée, des bouchons d’oreilles en mousse, pour ne pas finir par rêver de comptes à rebours, de viscères pourris, de cadavres jetés à la mer dans des sacs.

Après avoir lu la nouvelle en diagonale, Anna cessa de fixer l’écran, les doigts raides sur le clavier. Elle ne voyait plus les commentaires des lecteurs, les majuscules démagogiques, les fautes

d'orthographe, les ponctuations fautives. Dans sa tête flottait un graphique semi-transparent : la ligne bleue, c'était celle de Nel, la jaune, la sienne. L'évolution de la ligne bleue marquait un intervalle de quarante ans, celle de la jaune, trente-huit ans. Les deux couleurs avaient un tracé semblable : une première ascension jusqu'à l'université, quelques zigzags précédant la stabilité professionnelle et, tout à coup, une croissance financière exponentielle obtenue par l'un et l'autre, chacun dans son propre domaine, Nel, dans le journal de référence du pays, comme il le définirait ; Anna, dans le studio de graphisme de Cati, comme elle le définirait.

Anna fit un zoom mental sur le dernier lustre. Au point le plus haut, la ligne bleue et la ligne jaune se fondaient en un vert paradisiaque : c'était le « pic ». Du haut de ce pic, ils avaient fait des voyages aux États-Unis, en Finlande, au Japon. Ils étaient retournés à New York, parce que c'était l'automne. À midi, ils avaient la flemme de rentrer à la maison et ils enchaînaient les menus du jour. Le week-end, ils suivaient telle ou telle prescription de *Time Out*. Un hiver, Nel lui avait offert une voiture de cent soixante chevaux. Un été, ils avaient loué un appartement à Minorque. L'été suivant, ils y étaient retournés. Le suivant, tout commença à se répéter. Dans un couple, la répétition a deux dénouements possibles : la division ou la multiplication. Je veux une petite fille mignonne comme toi. Nel, ces choses doivent venir naturellement. Ne me fais pas rire, comment veux-tu avoir un fils naturellement si pour commander une pizza tu dois le planifier un mois à l'avance. Anna se rendait à l'évidence : D'accord, peut-être l'année prochaine.

Mais brusquement, le pic connut une inflexion. Ce fut un petit clic dans l'espace et dans le temps. C'était à quelle date qu'Anna, pendant le déjeuner, avait raconté qu'un client discutait son devis ? Le fait était insolite mais Nel ne devait même pas s'en souvenir. Sans compter que, pour lui, les fluctuations financières de sa compagne sont un mystère aussi régulier que le cycle de ses menstruations : TVA trimestrielle, mensualités de l'impôt sur le revenu, avis d'imposition annuel. Le seul contact de Nel avec l'indignation ouvrière, ce fut quand au journal on commença à diminuer les

salaires. Le 15-M¹, lui et ses collègues purent participer au rassemblement sur la Plaça de Catalunya avec la conscience tranquille : nombre d'entre eux avaient déjà vu leur salaire réduit à mille euros, le niveau officiel de précarité de leur génération. Ils étaient loin d'imaginer que le moment viendrait où, si quelqu'un avait lancé un contrat à mille euros au milieu d'une place, tous se seraient jetés dessus comme des requins.

Les premiers jours où Nel resta à la maison, ce fut une avalanche de décisions. Il proposa de renoncer à la mutuelle, elle, de vendre la voiture. La *bèhème*, c'est un cadeau que je t'ai fait, Nona, un peu plus d'égards. Nel appelle la BMW par son nom, comme si c'était un enfant. Même si, officiellement, c'est le véhicule d'Anna, celle-ci se déplace à bicyclette et ne prend la voiture que pour aller à la plage. Et si on la garait dans la rue ? Nel fit une grimace. Ils tombèrent d'accord pour supprimer la mutuelle. Dans le futur, Anna ne jouirait pas d'un séjour postnatal lumineux, dans une chambre individuelle de clinique privée. Elle se dit qu'en dernier ressort elle pourrait toujours envisager de faire des ménages comme sa mère, que c'était peut-être génétique. Et elle y pensa sérieusement, comme tout ce à quoi elle pense en cherchant un plan B pour redresser la ligne.

C'est comme ça que fonctionne son GPS. C'est le moment d'avoir des enfants : calcul d'itinéraire. Ce n'est pas le moment : nouveau calcul d'itinéraire. Retrouver la ligne droite, équilibrer les contrepoids. Et comme Nel est embarqué avec elle, elle recalcule son itinéraire gratuitement : Cati a des contacts ; Cati a beaucoup de publications comme clients ; l'ex de Cati a beaucoup de contacts au département de la Culture. Mais l'amour-propre de Nel voit les coups de main comme des coups de poing : Ne me mets pas la pression, d'accord ? Je veux faire les choses comme il faut. Et puis c'est peut-être le moment de penser à ce projet de maison d'édition. Si je m'associais avec Joan, lui c'est une flèche pour tout ce qui est commercial, et l'après-midi je pourrais me

1. 15 mai 2011. Manifestations dans toute l'Espagne, qui marquent l'apparition du mouvement des Indignés. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

consacrer à mon roman. Mais le lendemain, c'est le drame : Oh là là, je ne sais pas ce que je vais faire, tous les gens à qui je pourrais faire appel sont dans la même situation que moi, ou pire. Anna lui rappelle ses projets, mécaniquement : Et la maison d'édition ? Il voit tout en noir : Pour se lancer dans ce genre de chose, il faut des appuis, une mise de fonds initiale, une ligne de crédit, autant de choses qui, dans la conjoncture actuelle... Alors, Anna essaie à nouveau : Et si on demandait à ton oncle de baisser le loyer ? Mais sur ce point, la réponse de Nel est claire et nette. Hier, aujourd'hui, demain et toujours : Non.

Le marbre de la cuisine est dans un état lamentable. Anna déplie la facture sur la table du déjeuner.

– Les chiens... C'est plus de trente pour cent de plus que l'année dernière, et on n'a rien fait d'extraordinaire.

– Il faut qu'on parle de ça *maintenant* ?

Le regard perçant d'Anna passe par-dessus les lunettes, et Nel retourne à son omelette : si elle veut des chiffres maintenant, il faut qu'il y ait des chiffres.

– Qu'est-ce que c'est que tous ces facteurs ? Cinq décimales de quoi ?

– Si toi tu ne le sais pas...

– C'est une putain de crypto-facture.

– C'est pour ça qu'ils paient des fortunes aux *consultants* virés par le gouvernement central : *Ustet póngale força lio que no lo entienda ni dios*¹.

Anna lui fait une grimace. Nel dit quelque chose au hasard :

– Ce n'est pas Joan qui racontait l'autre jour qu'il connaissait quelqu'un qui bloquait la roue du compteur ?

– Oui, tout le monde connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un.

Le système D est devenu un sujet habituel dans les discussions d'après-repas de la classe moyenne, qui ne sait pas encore qu'elle ne l'est plus. Nel, par exemple, est descendu chez le Pakistanais en

1. Dans un sabir castillan mêlé de catalan : « Compliquez bien les choses, que ça soit imbitable. »

bas de l'immeuble pour acheter les ingrédients indiqués par une application de recettes de cuisine qu'il a installée sur son portable. Il ne lui est même pas passé par la tête qu'il aurait pu les acquérir au marché du quartier pour la moitié du prix.

Anna regarde le désordre sur le plan de travail.

– Tu as fini ?

– Je me disais aussi. Tu as mis trois minutes.

Un cercle poisseux disparaît sous le coup de chiffon d'Anna, qui fixe le pot de miel.

– On doit *obligatoirement* en mettre ?

– Putain, Nona, toi aussi tu aimes ça.

– Je t'ai dit que je me contentais parfaitement d'une omelette normale.

– Oui, si on t'écoutait, on serait au pain sec et à l'eau.

Coincée, elle se réfugie dans la réalité imprimée :

– Il faut qu'on mette vingt-six euros de plus chacun. Et trente-six centimes.

– Hum... Goûte-moi ça.

L'économie domestique du couple suit les normes d'une colocation d'étudiants classique. C'est une des innombrables conditions qu'Anna a imposées à la résilience de Nel, bien que ni l'un ni l'autre n'aient connu l'expérience de la colocation. Tout au plus, Anna avait essayé de faire certains de ses devoirs sur le lit d'un appartement que Nel avait loué Carrer Mallorca, au coin de Bruch, à côté des bureaux du journal. Mais quand lui était étudiant, ses parents avaient choisi de le mettre dans une résidence universitaire ultra-catholique, dans le haut de la ville, refusant l'offre d'une chambre double dans l'appartement de l'oncle, qui vivait seul et très honorablement à deux pas de cette résidence, rempart de la vertu. Pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils dépendaient des autres, ou pour ne rien devoir à personne. Ou simplement parce que, dans cette famille de pâtisseries de village, la saignée de la résidence semblait largement amortie si elle rendait difficiles les rencontres avec cette fille tellement sèche, de chez « les Barcelonais », dont le gamin s'était entiché : Tu as le plus joli rire que j'ai jamais vu. Si on commence par des mensonges,

Nel... Pourquoi tu es tellement sauvage ? Et toi, pourquoi tu es aussi courge ?

« Les Barcelonais », comme cela arrive souvent, n'étaient pas de Barcelone. Le père d'Anna était né dans le village de Nel, mais il était devenu ramasseur de cerises à La Costera, un village de taille moyenne à trente-cinq minutes en train de la capitale. Là, il s'était marié, déjà âgé, avec une fille introvertie qui travaillait dans un camping à l'extérieur de l'agglomération. La mère d'Anna eut sa fille à l'âge de trente-neuf ans, perpétuant une tradition familiale de grossesses tardives. La petite ne connut pas ses grands-parents, et les frères et sœurs, à supposer qu'ils aient été attendus, n'étaient jamais venus. Pendant l'année, la mère tirait ses revenus de l'entretien de la résidence secondaire d'un couple aisé de Barcelone, et en été elle les augmentait en travaillant à temps partiel au comptoir du bar du camping.

Alors que la fille était sur le point de quitter le lycée, le ramasseur de cerises s'esquinta le dos et il ne pouvait plus garantir qu'il serait capable de le charger jusqu'à la retraite. Et c'est comme ça que les propriétaires de la maison que sa femme nettoyait firent jouer leurs influences et lui trouvèrent un travail d'appariteur dans ce qui s'appelait alors la faculté de physique et de chimie, à Barcelone. Le soir, fatigué d'avoir lu le journal, l'appariteur prenait sa Vespa et descendait sur la jetée fumer avec les pêcheurs à la ligne. Il n'apprit jamais les choses de la mer, mais parfois il revenait avec une bassine pleine d'eau dans laquelle on apercevait des ombres noires qu'Anna ne voulait pas regarder. Avec son nouveau travail, le père avait commencé à avoir des vacances d'été, juste quand sa femme avait le plus de travail au camping. Le père et la fille montaient au village et s'installaient chez des cousins, et c'est là qu'elle rencontra le fils des pâtisseries.

Par commodité, Anna décida de faire ses études à la faculté où travaillait son père et elle choisit la physique comme elle aurait choisi la chimie : le monde était tellement incompréhensible que cela lui était égal de l'étudier par un côté ou par un autre. Comme elle était la fille d'un employé, elle n'aurait pas à obtenir les notes maximales et son inscription serait également gratuite, comme

pour les enfants des professeurs. Mais le détail le plus important, c'était qu'elle pourrait y aller et en revenir avec la voiture de son père, et échapper au grégarisme du transport métropolitain. Le chapitre de la proxémique est surligné au fluo sur le manuel d'Anna : distance intime : soixante centimètres ; distance personnelle : cent vingt ; distance sociale : trois cent soixante. Si seulement toutes les règles de comportement étaient aussi explicites : sourire de politesse : deux secondes ; sourire après une plaisanterie : quinze secondes ; sourire forcé : ouvert jusqu'aux molaires. Mais dans la R9 de son père toutes les distances lui paraissaient correctes, et à sept heures du matin elle s'endormait sur la N-II, avec la mallette bleue de l'UB sur les genoux et la voix d'Antoni Bassas¹ absorbée par le bruit du moteur.

Avec Anna qui faisait des études à deux cents mètres de la faculté de Nel, tout ce que les futurs beaux-parents avaient voulu éviter, ils réussirent à le faire dans les toilettes de l'université, les archives d'une bibliothèque, une salle de compteurs. Anna, toute menue, grimpait agilement sur le corps de rugbyman de Nel. Je veux être toujours avec toi, Annona. Si tu m'appelles encore comme ça, je vais vomir. Eh bien je t'appellerai Nona, parce qu'une fille comme toi ne peut pas avoir un nom normal. Nel était fou d'Anna et Anna en faisait à sa guise, le rejoignant si ça lui convenait. Finalement, après mille allées et venues, le destin fit plus pour la rapprocher de lui que pour l'en éloigner, et il continuerait de la sorte chaque fois que ce serait nécessaire, au moins pendant encore vingt ans.

La cohabitation calme l'appétit des corps, mais elle ne les dispense pas de remplir le frigo. Sous le même toit, la chaleur de l'amour se calme, mais il faut allumer le chauffage. Aujourd'hui, Anna calcule si le mois prochain, quand les radiateurs seront éteints, la facture diminuera de tant ou de tant.

- Et ça, s'ils n'inventent pas une taxe sur les neutrons.
- Attends, je sais ce qu'on va manger ensuite.

1. Journaliste-vedette de Catalunya Ràdio.

Sans laisser à Anna le temps de réagir, Nel lui enlève la facture des mains, l'aplatit sur une assiette et la met au four en claquant la porte.

– Ça suffit pour aujourd'hui. Assez parlé de blé, d'additions, de soustractions et de toutes ces conneries. Je veux déjeuner tranquillement.

Sur le gazon ombragé, les doigts de Nel soulèvent les couvercles des boîtes en plastique et séparent les baguettes chinoises. Anna remonte sur son nez ses lunettes neuves et regarde du coin de l'œil la pelouse d'où provient le son des instruments tibétains, au milieu des jongleurs affublés de pantalons thaïlandais et des funambules qui évoluent sur des sangles élastiques.

– La Ciutadella, c'est trop de la balle, Nona, on ne changera plus d'endroit.

Ils ont passé le matin dans le quartier du Born en suivant l'itinéraire de 1714¹, guidés par un camarade d'université de Nel. Aujourd'hui, il se documente pour son roman, dont il a déjà décidé que ce sera un roman historique, comme ça, il pourra réviser un peu ce qu'il a appris à la fac. Avant de se mettre à chercher sérieusement du travail, il s'est donné jusqu'à l'été pour tracer les grandes lignes de l'œuvre de sa vie, celle qu'il commence une fois par an, ou à peu près : Qu'est-ce que veulent les gens, Nona ? Les gens ne veulent plus lire, les gens regardent des séries ; il faut que ça soit comme un scénario de série, apocalyptique et trépidant. Derrière ses lunettes, Anna haussait un sourcil. Le lendemain, le futur romancier lui expliquait que le public voulait des histoires de dépassement personnel, de force intérieure, qu'il se laisserait peut-être conseiller par tel ou tel camarade qui faisait des billets de dernière page dans le journal. Elle le laissait rêver, parce que c'était toujours mieux que de l'entendre se plaindre : Je suis bloqué, Nona, je ne vois pas où je vais, il n'y a pas un chapitre à garder, quelle merde.

1. Siècle de Barcelone pendant la guerre de Succession d'Espagne. La défaite du 11 septembre 1714 est, paradoxalement, la fête nationale catalane.

Pendant la visite guidée, Anna a essayé d'écouter, mais l'histoire est une matière trop aléatoire à son goût. La mnémotechnie sur les chroniques anciennes est un exercice fastidieux, qu'elle a abandonné depuis le lycée. Heureusement pour elle, l'ennui ne lui enlevait pas de points. La mère d'Anna n'était pas peu fière : Apporte-moi le papier avec tes notes, Anna Maria, je vais le montrer à Mme Roser. Anna a toujours considéré que ces notes étaient une supercherie, que ses capacités sont davantage liées à sa mémoire qu'à son talent. Pour elle, les noms propres et les chiffres romains sont aussi parlants que l'alphabet cyrillique. Pendant leurs études, Nel avait encore quelques espoirs : Nona, j'ai fait un dossier en histoire contemporaine qui va te laisser sur le cul, je te l'apporte demain. Devant les feuilles reliées, l'attention d'Anna fuyait vers tous les points cardinaux. Dans les paragraphes serrés de la machine à écrire électronique, les dates et les noms se brouillaient. Le ^{xx}e siècle, c'était facile : deux x. À la fin, Nel s'en amusait : Enfin, comment ça se fait que tu ne saches pas qui est Prat de la Riba ? Que tu ignores ce que c'est que la Mancomunitat ? Si elle l'avait su à une époque de sa vie, c'était pour obtenir la note exacte qui en dépendait et laisser la place à de nouvelles informations. Avec les matières numériques, la supercherie était plus simple : les chiffres n'avaient pas d'interprétations multiples et les lettres, libérées du poids du dictionnaire, se combinaient avec la légèreté de l'air. Nel aimait la taquiner : Le mec qui a inventé cette théorie des cordes a dû se pendre, non, pour voir si ça marchait ? Elle ne comprenait jamais du premier coup : La théorie des cordes, c'est de la philo, Nel, ça ne se calcule pas. Il faisait le clown : Ta grand-mère à vélo sur un tonneau. Dans ses études de physique, Anna avait également fait les efforts strictement nécessaires : mémoriser tout ce qu'elle pouvait éviter de comprendre et comprendre uniquement ce qu'elle ne pouvait pas ignorer.

– C'est de la viande, ce truc ?

– Attends, ça doit être la mienne.

Nel est de la campagne et il est plutôt regardant sur l'origine de la viande bon marché. Mais hors de chez lui, il se permet quelques écarts, et aujourd'hui il reçoit la réponse qu'il mérite :

– C'est du pigeon, Nel.
– Tais-toi.
– Ils chassent les pigeons avec des filets et les chats du quartier et ils les font cuire à l'étouffée.

– Sorcière.
Anna mastique son riz sans garniture et tourne la page du carnet Moleskine.

– Tout ça, c'est d'aujourd'hui ?
L'écriture serrée dessine des schémas aussi hermétiques que les explications de Nel, qui raconte dans le détail toute une trame de secrets et de trahisons. Elle n'y voit que des lieux insalubres, des chiens galeux et des chevaux éventrés.

– Tu es dans ton monde, n'est-ce pas ?
– Quand tu vois que les journaux d'hier se contredisent déjà...
Parfois, les réponses d'Anna semblent aussi hasardeuses que le trajet d'une bille de flipper, mais Nel garde le cap :

– Tu sais ce que ça veut dire, « recreation historique », n'est-ce pas ?

Anna a aussi appris quand elle peut se dispenser de dire ce qu'elle pense, parce que Nel fait tout le reste :

– Arrête, ne dis rien, je sais : comme en 1700, on voit venir de loin que ça va être un super-bordel, il suffit que tu ajoutes quatre tuberculeux et quatre espadrilles catalanes pour que la bobonne qui lit dans le métro avale ça tout cru, n'est-ce pas ?

Anna lève le menton. Nel fait une remarque :

– Avec ces lunettes rétro de première de la classe, tu me donnes des idées cochonnes.

Elle se mord l'intérieur de la joue. Ça fait quelques jours qu'elle a ces nouvelles lunettes, trop tard pour qu'elle prenne cette remarque pour un compliment sur son pouvoir de séduction. Pendant son enfance, les verres épais, de véritables loupes, l'avaient encore davantage éloignée du monde. Cul de bouteille, binoclarde, polarde. À l'adolescence, l'épaisseur des verres avait considérablement diminué, mais pas assez pour qu'elle renonce à laisser la prothèse visuelle à la maison à la première occasion. Papa, ce n'était pas la peine de me les apporter. Et pourquoi il ne fallait

pas ? Elles ne sont plus adaptées, ce n'est pas la bonne correction. Les verres coûtaient de l'argent et elle savait que ses parents la laisseraient tranquille pendant quelques jours, avec un peu de chance pendant quelques mois.

– Et tu me la suceras sans enlever tes lunettes ?

L'incitation de Nel est aussi excitante que s'il lui demandait de faire une fellation accoutrée d'une ceinture orthopédique. Ça lui rappelle ses passe-temps virtuels quand ils s'étaient disputés et qu'elle s'était inscrite avec un faux nom dans un *chat* sur mIRC et qu'en deux secondes elle avait reçu une pluie de messages privés : *Hé boté, coman té abillée ? Salut, je l'ai en dehors, tu veux la voir ? Salut, tu aimes qu'on te lèche les pieds ? Ma femme ne veut pas*. Parfois, elle était attirée par un détail linguistique – *je l'ai « en dehors »* – ou insolite – *qu'on te lèche les pieds* –, et elle continuait le jeu, jusqu'au coup d'arrêt définitif : *Tu as msn ? Si on se voyait dans un hôtel ?* Entre-temps, on lui demandait si elle était chaude. Elle était étonnée. La seule excitation possible était celle de la curiosité. L'expérience a duré jusqu'à ce qu'elle se mette à penser à Nel dans une situation symétrique, quand il lui disait : *Je vais dans ton bureau, le wifi marche mieux ; Je vais voir un épisode de Dr House ; Je vais essayer de voir un match du Barça sur Internet. Aujourd'hui, elle pourrait l'imaginer en train de taper à l'intention d'une inconnue : Salut, tu aimerais me la sucer en gardant tes lunettes ? Ma femme ne veut pas*. Mais si Nel est Nel, ce n'est pas pour rien :

– Attends, laisse-moi voir quelque chose...

Il enlève ses lunettes de soleil et les remplace par celles d'Anna, à l'envers :

– Oooh... Je vois l'avenir... Je vois un obstacle dans le couloir de l'appart...

Il sort un papier plié de la poche de sa veste verte et Anna reprend ses lunettes pour éclaircir le mystère : une image en basse définition d'une Brompton, pliée et dépliée, avec une brève description en Comic Sans.

– Non !

Nel se hâte de dire qu'elle est d'occasion :

– Et elle m’a coûté beaucoup moins que ce que tu as dépensé pour toutes ces merdes à pédales, elle a une éraflure là... Mais tu pourras la monter à la maison.

C’est vrai que depuis cinq ans on lui a volé trois bicyclettes, et la dernière était pratiquement bonne pour la décharge quand elle l’a achetée à prix sacrifié dans un atelier de Gràcia.

– Ça, c’est une bicyclette pour une beauté comme toi. J’ai eu un mal de chien à la trouver en rouge, sur Internet elles...

La voix de Nel devient lointaine. Les instruments tibétains se taisent. Les massues des jongleurs et les pieds des funambules restent suspendus en l’air. Les cyclistes, les touristes, les contrebandiers, les couples serrés sur les nappes de pique-nique, tout s’éteint. Anna retient ce moment dans sa mémoire. À nouveau, elle découvre Nel, se rappelle pourquoi elle le veut à ses côtés. Et tout cela, en le mettant en rapport avec l’équilibre de ses traits, avec ses yeux Pantone 540 d’ange souffleur, avec sa surface photosensible et vulnérable. En le voulant comme il est maintenant, l’homme-enfant qui, tel qu’elle le connaît, a dû passer des semaines plongé dans des forums sur Internet pour trouver une bicyclette qui soit rouge et qui convienne à « une beauté comme toi ». L’enfant-homme qui, tandis qu’elle regarde à nouveau la photo de son cadeau, passe les doigts sur la naissance de ses cheveux et les fait glisser le long de son dos et c’est seulement ça, un contact parfait qui, là où ils sont, au milieu du parc de la Ciutadella, n’ira pas plus loin. Alors, quand ils essaieront de faire la sieste sous un if du Japon – l’une sur les taches de soleil, l’autre sur les taches d’ombre – et qu’il lui dira peut-être que je n’écrirai pas sur le quartier du Born, tout le monde a déjà dû le faire, elle lui mettra un doigt dans le nez et il se retournera pour lui mordre l’oreille et elle se plaindra de ce que sa barbe la pique et il se frottera encore plus, traîtreusement. Et cela pourra seulement être ça, le contact parfait, et elle en gardera le souvenir exact. Pour le moment où Nel lui réclamera le contact complet et que la rage la prendra.

Sur les trottoirs latéraux du Passeig de Gràcia descendent des petits groupes en tee-shirts bigarrés, portant des pancartes avec des

slogans illustrés, des drapeaux des syndicats mêlés aux drapeaux indépendantistes étoilés et aux drapeaux républicains tricolores.

– Regarde-la. Je te l'avais bien dit qu'elle se tromperait de sortie.

Sur l'autre trottoir, la sœur de Nel, droite comme un phare, tourne la tête en cherchant un contact visuel. Il lui envoie un message. D'où elle est, Anna distingue seulement le nuage de sa chevelure cuivrée, comprimé par un bandeau turquoise. Quand elle l'a sous ses yeux, elle s'aperçoit qu'en réalité il est à rayures. Son t-shirt porte l'inscription « Pour un État social, grève générale ».

– Hé, l'andouille !... Putain, et d'où elle sort cette bicyclette ?

Laura fait partie de ces gens qui embrassent en pressant le pli du coude contre la nuque. Anna respire l'odeur de train de ses cheveux et se laisse frotter la joue.

– Comment ça va, ma belle ? Vraiment, je suis désolée. Je t'ai appelée, mais Nel m'a dit que...

Sa phrase reste en suspens. Anna se demande s'il serait pertinent de dire merci, ou si elle doit d'abord répondre à la première question, ou si elle devrait finir la phrase maudite. Un autobus passe. Laura revient à la vie :

– Nous avons rendez-vous à... Attends, je l'ai noté.

Tandis que Nel joue les experts en sorties de métro, Anna se plonge dans son iPhone pour chercher le point de la manifestation où sa belle-sœur doit rejoindre la bande venue du village.

– Vraiment, tu ne veux pas venir leur dire bonjour, banane ?

– Les copains du travail m'attendent.

Anna fait durer sa recherche dans Google Maps : Nel n'a pas encore dit à sa sœur qu'il n'a plus de travail. Laura aura bientôt trente-sept ans, mais son grand frère la protège comme une poupée de porcelaine. Mais Laura n'est pas pressée de grandir et depuis qu'elle a terminé ses études d'éducatrice sociale, elle a trouvé la source de la jeunesse éternelle en alternant toutes sortes de formations, assorties des stages rémunérés correspondants. En ce moment, elle est dans une période de stage qui semble prometteuse :

– Je crois qu'à la fin ils vont me garder. L'autre jour, un type est venu nous montrer un programme pour faire des sites web, et ils m'ont dit de rester.

– Merde alors, comme ça tu pourras faire le site web des vieux et ils pourront vendre des brioches de Pâques au Japon.

Que Nel n'ait rien dit à ses parents est plus compréhensible. Eux qui, de leur propre point de vue, ont fondé la famille parfaite : Nous avons cette chance que *nos enfants* ont fait des études et gagnent leur vie en faisant quelque chose qui leur plaît. Nous avons cette chance que *nos enfants* sont *unisexuels*. Nous avons cette chance que *nos enfants* ont des valeurs, comme frère et sœur, et de l'affection l'un pour l'autre, et tout le monde ne peut pas en dire autant. Nous avons cette chance, nous avons cette chance.

Cette chance comprend aussi, accroché sur un mur de leur imagination, le titre de journaliste de l'université de la Rumeur, que les villageois ont décerné à Nel du simple fait qu'il travaille là où il travaille : Manel le fils du boulanger, celui qui est avec cette fille de Barcelone, il travaille dans tel journal. Ben dis donc, un journaliste. Journaliste, rien que ça...

Parce qu'il lui avait manqué deux dixièmes à l'examen d'entrée à l'université, Nel avait dû se contenter d'histoire géographique, sa deuxième option, qu'il s'était résigné à accepter, alors qu'il se voyait déjà en train de faire des safaris guerriers et d'envoyer des reportages à plat ventre dans la poussière. Anna lui proposa alors une réalité sur mesure, en passant la main dans sa frange rouge d'étudiant : En fin de compte, un historien, n'est-ce pas un journaliste du passé ? Il a ri : Sorcière. Elle a ri : Courage.

Lorsqu'il réussit à entrer au journal, avec quatorze mois de salaire et un bureau à lui, il cessa de penser à se réorienter. Ce n'était que le service commercial, évidemment, mais il était dans la place et peut-être qu'avec le temps... Un jour, on lui demanda même un petit article sur une foire typique du canton et au village on en a fait des gorges chaudes : C'est ça qu'il nous faut, des journalistes *de chez nous*, qui font bien voir que le monde ne finit pas à Can Fanga¹. Ses parents n'ont jamais trouvé l'occasion de dissiper le malentendu. À cause de cet orgueil congénital, Anna les pensait

1. Surnom péjoratif de Barcelone.

capables de se fracasser le crâne contre un mur plutôt que d'admettre qu'ils avaient des poux.

C'était peut-être bien, également, à cause de cet orgueil que Nel n'avait jamais manifesté oralement la moindre frustration face à Anna. Officiellement, donc, il n'y avait pas de frustration. C'était une des innombrables choses qu'elle allait apprendre à deviner au fil des années, une des innombrables perceptions qui se produisent à un niveau infra-atomique, qui pénètrent par les pores, qui s'infiltrèrent entre les poils du nez. Avec le temps, les atomes d'Anna devaient percevoir la complaisance microscopique de son compagnon, quand elle lui dit que finalement elle allait faire ce qu'il lui conseillait et laisserait tomber son doctorat, qu'elle n'avait pas étudié la physique pour finir par s'occuper de relations publiques. Bien, bien. La nana brillante, avec cette ombre immense, lui paraissait d'une dimension impossible à atteindre. L'équilibre de la ligne rouge était ainsi : subtilissime, infra-consciente.

– Eh bien moi j'y vais, les papys, si on se voit tant mieux, sinon à un autre jour.

Nel respire. Pour un peu, Laura se serait retrouvée face aux autres morts au champ d'honneur du journal. Aujourd'hui, quand tout était fermé, c'était un jour aussi bon qu'un autre pour se retrouver. Les premiers à sortir du métro sont Mei et Joan, qui sont venus sans les jumeaux. Les hommes se tapent bruyamment dans le dos :

– Alors mon vieux, ça roule ? Putain, une Brompton.

– La classe, non ? J'ai envie de laisser tomber Bicing¹ et de m'en acheter une.

Anna aime bien Joan, parce qu'il ne fait pas de bises.

– Alors, ma belle, tu as descendu ce grand bêta replié dans ton petit panier, comme un éléphant ?

Entre les camarades de travail, les plaisanteries fusent :

– Combien tu crois qu'ils vont retenir sur notre salaire, aujourd'hui ?

– On aurait dû se mettre dans le comité d'entreprise, mec, parce que, moi, je me demande quand on va m'écouter.

1. Service de location de vélos de Barcelone.

Mei s'est mise à côté d'Anna :

– Tu tiens le coup ?

– Oui.

– Nel m'en a parlé... Bon... C'est la vie, non ?

Anna fait tourner les pédales avec ses Converse rouges. Hors de la zone de sécurité de Nel, les mots deviennent trop lourds. Mei essaie d'une autre façon :

– Elles sont neuves ?

– Vieilles.

– Ah... Humm... J'envoie un WhatsApp à Raquel, histoire de savoir s'ils arrivent.

– Elle est là-bas.

– Aïe... Elle est seule, une fois de plus ?

Raquel court sur le passage piétons. Elle porte une pancarte à moitié pliée, qui représente des ciseaux barrés de rouge. Le texte dit : « Couper dans les dépenses de santé et d'éducation = assassinat ». Elle arrive en haletant, surexcitée :

– Hello ! Salut tout le monde, bisous-bisous. C'est un peu *cheap*, mais on l'a faite avec Isem, avec des... Oh, et les jumeaux ?

Et maintenant le changement de ton :

– Ah, salut Anna, comment ça va ?

Mei répond à la partie qui la concerne :

– On les a garés chez leur grand-mère, c'est trop risqué. Et Jordi, il ne vient pas ?

Les garçons aussi veulent savoir. Nel, Joan et Jordi étaient les trois mousquetaires du service commercial du journal.

– Isem a la varicelle.

– À nouveau ?

– Eh oui. Apparemment, si la première fois elle n'était pas forte on peut l'attraper une deuxième fois.

Joan met en garde :

– Hé, *vade retro*, il ne manquerait plus que j'aie la varicelle, j'aurais l'air d'une robe de gitane.

Quand Mei était sur le point d'accoucher, Joan avait attrapé une maladie immunologique qui avait fait tomber tous les poils de son corps en quelques jours. Les amis chuchotaient : De partout ? Oui,

de partout, c'est ce qu'il dit, comme un bébé. Dans la bande, on avait cessé de faire des plaisanteries sur les chauves et Nel n'avait plus besoin de s'imposer un sourire figé, les yeux baissés. Joan, lui, n'hésitait pas à faire des blagues : Je ne comprends pas, mec... Avant, on disait de moi : regarde ce gros mec chauve. Et maintenant que j'ai le crâne comme un œuf, on dit : tu vois ce mec aux yeux verts ? Aujourd'hui, malgré le soleil, il porte un chapeau et des lunettes aux verres orangés. L'uniforme de l'homme invisible, comme il dit.

– Bon, eh bien si on est tous là on peut y aller, non ? Ou vous préférez vous arrêter pour prendre un Anís del Mono avec les syndicalistes ?

Anna est seulement descendue dire bonjour à Laura, parce que Nel le lui a demandé : Allez, elle veut te présenter ses condoléances, ça fait des jours qu'elle m'en parle, tu descends et tu remontes d'un coup de vélo, et voilà.

– Je retourne au boulot.

De tous ceux qui protestent, la voix de Raquel est la plus aiguë :

– Mais c'est la grève générale, ma vieille !

Nel rétorque avec une excuse qui laisse Anna bouche bée :

– Si elle ne travaille pas, elle n'est pas payée. Et ça, toute l'année, hein ? Pas comme ces *compañeros* qui ont la bouche pleine des revendications de la classe ouvrière, et tout le tralala.

Joan ajoute un commentaire conciliant :

– Eh oui, mon vieux, si c'était une grève de travailleurs qui travaillent, il n'y aurait pas autant de monde.

Anna hésite à décrocher. Sur le fixe, il n'y a que des téléopératrices sud-américaines qui appellent et la mère de Nel, à qui elle n'a pas parlé depuis Noël. Il est peut-être temps de se débarrasser de ça, elle a téléphoné très souvent pour lui présenter ses condoléances et, elle, elle a trouvé toutes les excuses possibles pour que Nel raccroche.

– Ma petite, je te trouve enfin ! Alors, qu'est-ce que vous faites ?

Avec ce pluriel, sa belle-mère lui rappelle sa conception siamoise du couple : Qu'est-ce que vous faites, qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes enrhumés ? Vous aimez ça, les rillons ?

– Manel n'est pas là.

– Mais c'est à toi que je voulais parler, ma belle. Comment ça va ce moral ?

Elle ne sait pas ce que Nel a pu raconter à sa mère, si bien qu'elle émet une réponse standard :

– Je vais bien.

– *Bueno*, maintenant il faut laisser faire le temps. Et tes petits travaux, comment ça marche ?

Anna se mord un ongle. L'idée que sa belle-famille se fait de sa vie professionnelle est diffuse et supplétive. Le travail, avec un T majuscule, c'est celui de Nel.

– Ça peut aller.

– Bien sûr, l'important, c'est que vous ayez ce qu'il faut.

Maintenant, elle devrait lui rendre la pareille, avec un pluriel équivalent : Comment allez-vous, vous avez toujours mal au dos, à la hanche, au genou ? Mais ses liens affectifs n'ont pas atteint la rive de la famille de Nel et elle n'a pas encore cherché sur Internet si c'est normal ou anormal. Quand on a trouvé du diabète à sa belle-mère, elle a pensé uniquement au sang de Nel. Quand on a implanté un *pacemaker* à son beau-père, elle a pensé uniquement au cœur de Nel. Quand Laura s'est fêlé la colonne vertébrale dans un accident de voiture, elle a pensé uniquement à la moelle épinière de Nel.

– Dis-moi un peu, Laura m'a raconté que maintenant vous travaillez tous les deux à la maison ?

Anna est pétrifiée : la palette de mensonges qui se présente à elle est infinie. Elle imagine ce qui doit passer par la tête de Nel quand il pense au mot tabou : chômage, chômage. C'est la taxe qu'il doit payer pour être né dans une famille où le mot *chômeur* est synonyme de *cossard*. Alors comme ça, la version officielle, c'est qu'il travaille à la maison... Bon, il n'est jamais trop tard pour l'apprendre.

– Il t'expliquera.

– *Bueno, bueno*, des fois c'est même mieux, ça dépend pour quoi.

Anna laisse aller sa tête en arrière : le ça dépend pour quoi, c'est pour élever des enfants. Très bien, elle l'a dit, maintenant elle va changer de sujet :

– Alors, vous n'êtes toujours pas allés voir l'oncle Avel-lí ?